

-
amour de jeunesse,
qui tourne en maladresse -

Si je dresse ce témoignage, c'est pour moi certes, mais aussi pour toutes les femmes qui ne peuvent pas s'exprimer. Il n'y a pas ici de souhait de vengeance ou de représailles, simplement les faits tels qu'ils se sont produits. Ce que vous lirez apparaît comme la finalité d'un travail de psychothérapie suivie pour avoir subi des violences : la cerise sur le gâteau de ma résilience.

Seulement deux photographies de coups et blessures parce que nous ne sommes pas là pour faire une expo, mais deux clichés très symboliques. L'un, du pied, qui nous fait avancer ; l'autre de la main, qui est l'outil permettant de se nourrir et de travailler. Il m'a effectivement butée « de la tête aux pieds », comme le dit l'expression.

« Je refuse d'admettre que mes larmes n'aient servi qu'à gercer mes joues Qu'on est juste bons qu'à fermer les paupières et encaisser les coups Qu'à se battre et à simuler ces fausses duretés Je refuse de croire que nous ne sommes que de vulgaires *punching ball* sur pieds » (Scylla)

*

Ça a commencé lorsque je suis allée pour faire « de grandes études », et ça a toujours été quelque chose qui lui a posé problème. Il a squatté dans cette ville aussi, au bout de quelques mois, afin de me rejoindre sans autre but précis à vrai dire. Au bout de deux années, j'ai encore bougé pour les études et il m'a suivie plus tard. J'étais sous micro pilule, c'est ainsi que je suis tombée enceinte, accidentellement : hyper fertile, la fille, visiblement. « - *Je me défonce tellement que mes spermatozoïdes ne te féconderont pas.* » : nous sommes sur un haut niveau d'élégance. Au bout de quelques jours, déjà, je commençais à me sentir différente : il se tramait quelque chose dans le corps. « - *Il est hors de question que tu fasses un test, ça ne servira à rien, je te dis que c'est vide.* », il fait option médecin et il lit dans le marc de café aussi.

Donc, malgré tout, je pars au laboratoire. Je me reverrais toujours en train de nettoyer les toilettes de l'endroit où il squattait (car c'est ainsi : il n'a jamais vraiment payé de loyer de sa vie). Lorsqu'il a prononcé mon prénom : j'ai immédiatement su que j'étais effectivement enceinte. Rien qu'à l'intonation de sa voix, parce que non : il ne m'a pas attendue pour consulter le document qui chargeait sur Internet (méthode pour obtenir les résultats plus rapidement). Il a immédiatement pété un plomb, deux minutes après il allumait une clope à côté de moi et du fœtus, donc. Ensuite il a jeté une étagère remplie de babioles sur ma personne, et enfin il m'a brisé un sèche-cheveux sur la tête. C'est un peu bête, ma chevelure était imbibée de sang tandis

que cet appareil réalisait sa contre fonction pour ainsi dire. Oui, intellectualiser le tout a été ma manière à moi, de (sur)vivre.

*

Pendant cette période, son grand délire était de me donner des rencards et puis de me poser des lapins tandis que nous devions discuter des « formalités », puis de l'éventuel avenir de notre « couple ». Je cavais la nuit, dans cette ville, pour le chercher, tandis qu'il zonait chez des potes. J'avais l'air bien fine tiens, la vie que nous avons créée commençait magnifiquement bien. Il ne se pointait à aucun des rendez-vous de gynéco non plus, mais il était toujours présent pour juger. La seule fois où il est venu, il a refusé de regarder l'écran de l'échographie (c'est son droit) et il m'a donné un coup de main (au sens littéral du terme et il valait mieux que j'en profite car c'était le seul) pour ingurgiter les médicaments hexagonaux au plus vite. Comme ça on était bien sûr que la vie qui commençait à germer à l'intérieur de mon être n'allait pas naître.

*

Il y a eu plusieurs étés où j'étais caissière, et où il s'asseyait sur un banc dans la galerie marchande afin de me surveiller, bien confortablement. En fin de journée, j'avais le droit au résumé des conneries : « - *Tu es obligée de leur dire bonjour de cette façon aux clients ? Pas étonnant qu'ils aient tous envie de te sauter.* », ou encore « - *Heureusement que je viens souvent te chercher après le travail, sinon on se demande ce qu'il se passerait avec eux.* ».

*

Une fois, aussi, quelqu'un lui a dit « - *Elle est bonne ta copine.* ». Il s'est retrouvé avec le bras cassé, j'avais honte pour ce garçon - victime de mon ex - et pour moi aussi. J'avoue avoir pensé que sa violence n'était pour une fois pas dirigée contre moi : j'avais mal pour ce gars, comme si sa violence envers moi me laissait indifférente désormais. Je me disais que j'en avais l'habitude et que je n'étais plus à ça près.

Jusqu'au jour où je lui ai affirmé : « - C'est terminé, maintenant. »

*

Les voisins avaient tout entendu et n'agissaient pas (c'est leur droit) : il m'a balancé le Tancarville à la gueule et l'a utilisé pour me frapper. J'étais inquiète de devoir laver le linge de nouveau, et à la fois je lui ai demandé de remettre les tissus en place pour

qu'ils sèchent. Après, quand j'y repense j'avais conscience de la gravité des faits car j'ai pris des photos de mes blessures « au cas où ». J'adore accrocher le linge, et il utilisait sans cesse ce que j'aimais justement pour exercer son emprise, tenter d'avoir plus de poigne. Un jour, une copine s'est moquée de moi en disant avec beaucoup de spontanéité mais aussi sur un fond de vérité : « - *il est même jaloux du chat que tu caresses* ». Ce qui est sûr, c'est que moi, je n'ai pas tellement ronronné de plaisir avec lui.

*

Tous les matins, c'était l'inspection avant que je ne parte travailler : « - *ça va t'es prête pour aller sucer tes collègues avec ton gloss de salope ?* ». Combien de fois j'ai maudit ce fichu cadeau d'Yves Rocher®, qui en plus de ça était transparent donc pratiquement invisible : j'ai toujours eu les lèvres gercées, on ne va tout de même pas s'excuser de vivre. Personne n'est invincible, même si cela est rangé dans ce que l'on pourrait nommer l'indicible. Il a manqué de me tuer plusieurs fois.

Encore un autre squat, je me suis enfermée dans la salle de bains (ma cachette favorite) et il a cassé la cloison du plafond pour m'y rejoindre en me sautant littéralement dessus. En ce lieu, j'ai connu la pire des épreuves qu'il a pu me faire subir (en réalité à l'heure actuelle j'hésite encore avec d'autres car en fait elles sont toutes plus terribles les unes que les autres quand on y pense avec recul). Il a claqué mon visage la face contre un matelas, a posé un coussin sur ma tête et s'est assis sur le tout en me précisant que ça resterait ainsi, tant que « *je ne me serai pas calmée* ». Je crois que j'avais refusé de prendre ma douche avec lui pour qu'il en arrive là. Je l'entendais à peine, calfeutrée entre tous ces étouffoirs : je ne sais toujours pas comment j'ai fait pour ne pas y rester. Il a répété l'opération, et j'ai toujours été hallucinée de ne porter aucune séquelle de cela (de cela au moins) par manque d'oxygène. **Serais-je devenue un légume ?** En tous cas pour lui, j'avais la sensation de n'être qu'un vulgaire morceau de viande. Son père est boucher, mais ce n'est pas une raison. Des amuses gueule, je m'en suis pris plein à la tronche. Chaque fois qu'il rentrait, qu'il insérait sa putain de clé dans la serrure de porte de l'appart : j'avais peur. C'était mon âme, pourtant fermée à double tours qui se mettait à s'agiter. Je me préparais comme avant de recevoir une piqûre. Je transpirais, j'avais les mains moites, le cœur qui palpitait (et pas la chamade) ; je me demandais à quelle sauce j'allais être mangée ce jour-là.

*

Jusqu'au jour où il a vidé l'appartement en mon absence, et le compte bancaire commun en toute conscience. Cela m'a pris plusieurs mois de gérer l'administratif : comme il s'amusait à faire croire que nous étions mariés, cela faisait reculer les choses. Il disait aux interlocuteurs ; « - *Voyez avec Madame* (pour ne pas dire « MA dame » ou « mon chiffon ») ». Et encore une fois, il me faisait passer pour

une conne. Ainsi, après plusieurs semaines de négociations avec le propriétaire : je suis nommée seule sur le bail de cet appart' que j'ai trouvé, et que j'entretiens seule depuis le début de toutes façons. Suite à de nombreuses semaines d'échanges avec la banque également, j'ai remboursé le découvert du compte commun avant de le clôturer : il fallait absolument sa signature, qu'il refusait naturellement de donner. Voyez-vous je n'ai pas eu de mal (graphiquement du moins) à la reproduire puisqu'il c'était largement inspiré de la mienne pour créer la sienne. Cela m'a atteinte en ce qui concerne ma moralité, mais je n'avais pas réellement d'autre choix pour être à jour en tant que citoyenne. Il a titillé toutes les facettes de mon intégrité, en plus de s'accaparer ma famille : une fois, sans gêne, il est allé se coucher entre mon Parrain et ma tante. Au calme. Ce jour-là, j'avais le crâne littéralement ouvert, et « *je faisais du chichi ; c'était juste ma coloration rouge qui dégorgeait* ».

*

Le plus difficile a été de devoir masquer la vérité, en plus des coups. On accuse le premier, on encaisse le deuxième, et puis on se ment à soi-même en cherchant (+ en trouvant) des excuses au bourreau. On est coupée de notre propre entourage, et on déplaît au sien, compte-tenu du portrait qu'il leur dresse de nous. Et puis il y a des phrases que l'on oublie jamais : « - *Un jour, je sais que je vais te tuer Camille. D'un crime passionnel. Je vois bien que tu ne peux pas être complètement à moi. Même si tu fuis à l'autre bout du monde, je te retrouverai, je te tuerai et après si je n'arrive pas à vivre sans toi : j'attendrai la mort.* ». Ces maux sont gravés en nous pour toujours et à jamais. On en veut au monde entier car nos rêves sont profanés. On a peur de passer pour une menteuse, on ne veut pas en rajouter alors on minimise. On est bouffée toute crue par la culpabilité alors que c'est ainsi qu'on est dévorée : tantôt crue quand Mister est pressé (parce qu'en plus il était éjaculateur précoce : le *pack all-inclusive of pleasure*) et on passe à la casserole quand il a le temps. Même dans ces moments-là, il se faisait passer pour celui qui portait la culotte tandis que je me tapais tout le boulot. **Pour lui, j'allais mourir. Sans lui, je revis.** Même mon pipi, il cherchait à le contrôler en se moquant car j'avais besoin d'y aller plusieurs fois, de par mes maladies chroniques. Sans compter ma manière de cuisiner, de manger (j'aime bien séparer les aliments), d'être « nounou », de rire, d'écrire, de danser, de chanter, de marcher, de faire les choses en général, de respirer, de vivre (ou du moins d'essayer, avec lui à côté), d'être.

Et puis, je me suis reconstruite. J'ai retrouvé l'estime de moi-même. Je m'assume de nouveau en tant que femme, et en tant qu'être humain tout court. Je n'ai plus peur. Ma claustrophobie va mieux, je porte de nouveau des colliers sans que ce soit des chaînes que je ne pourrais ôter à ma guise. Après toutes les fois où il

m'a étranglée - ou qu'il a essayé de le faire, même au volant - j'ai toujours plaisir à conduire. Mes maladies se sont calmées et mon esprit est serin. Visiblement, il n'a toujours ni bac, ni permis. Cela ne me regarde plus, je suis allée jusqu'au bout du bout en constatant par tous les moyens possibles que nous n'avions plus rien à faire ensemble ; si ce n'est que de se de séparer définitivement. J'ai fait tout ce que j'avais à faire : ses lettres de motivation à plat ventre au sol tandis qu'il prenait sa douche, lui couper les cheveux et les ongles, je l'ai soutenu et supporté pendant des années.

Je lui ai donné tout ce que je pouvais, et ce que je ne pouvais pas lui offrir il a tout de même tenté de s'en emparer. Mes souffrances ne ressemblent plus à des plaies brûlées à vif : elles sont cicatrisées et ont laissé des traces. Ce sont comme les vergetures qui blanchissent, on sait qu'elles ont été là mais cette couleur marque un passage, juste un balayage.

*

« L'écriture n'est pas [totalement] thérapeutique. L'auteur a souffert de son malheur, il ne reviendra jamais sain comme avant. Le travail d'écriture l'aide plutôt à métamorphoser sa propre souffrance. [Désormais] je ne suis plus seul.e au monde, les autres savent, je leur ai fait savoir. En écrivant, j'ai raccommodé mon moi déchiré ; dans la nuit, j'ai écrit des soleils. » (Cyrulnik)

Et je vous remercie de de m'avoir lue, d'avoir déchiffré ce récit prouvant qu'on peut se relever, avec du temps et beaucoup d'énergie, de la foi et de la joie : ne lâchez rien, si ce n'est que tout ce qui peut vous faire du mal, MESDAMES.

Camille